



CLASSIQUES
GARNIER

« Présentation », in FITCH (Brian T.) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Camus romancier : La Peste*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16824-9.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16824-9.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1976. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LA REVUE DES LETTRES MODERNES

Nous avons, semble-t-il, des motifs raisonnablement mesurés de croire qu'en 1977 nous restituerons aux Séries réputées « annuelles » une périodicité qu'elles avaient perdue depuis la crise de 1974-75.

Celle-ci a durement affecté l'ensemble de notre production puisque les difficultés diffuses propres au livre en général et à notre spécialité en particulier se sont trouvées de plus confrontées à une crise ponctuelle, brutale, provoquée par les grèves de l'hiver 1974, et elle-même en surimpression à une crise économique d'ensemble dont les contours s'accusaient de plus en plus, marquant plus profondément le monde des Universités et des Bibliothèques. Cette mise en veilleuse forcée — n'a-t-on pas vu des bibliothèques nous demander avec candeur de poursuivre gratuitement le service de nos publications, étant probablement sous-entendu que nous demanderions aux imprimeurs de poursuivre gratuitement la fabrication des volumes... —, cette hibernation a duré le temps qu'il fallait pour que nous nous accommodions des contraintes des temps sur de nouvelles bases, dût la périodicité de nos publications en être provisoirement la plus directe victime.

En effet, à part les nouvelles Séries qui n'ont eu à pâtir que de la mise au jour un peu retardée de leur première livraison, toutes les anciennes Séries ont, à un moment ou à un autre, été amputées d'une livraison annuelle. Cette constatation étant inscrite dans les faits ne nous a pas paru indigne d'être validée et reconnue. Une rupture radicale, malgré les désagréments techniques qui, à un moment donné, auront perturbé l'ordonnance habituelle de telle ou telle Série, nous a paru en tout cas préférable au marathon d'un hypothétique rattrapage aux avantages théoriques.

Contrairement à nos usages jusqu'alors, des limitations du nombre de pages ont en effet été demandées aux Directeurs de Séries pour que les livraisons n'aient pas, de surcroît, à souffrir d'une augmentation du prix de vente encore plus sévère.

Faut-il rappeler que, nos souscriptions n'étant pas annuelles mais pour un certain nombre de numéros, nos abonnés n'ont en rien été lésés financièrement et que, pour la plupart même, ils auront bénéficié d'un prix qui n'avait déjà plus cours lors de la sortie des volumes.

De ces tensions dont le contrôle nous échappe est résulté un nouvel équilibre. Sa fragilité exclut pour le moment les à-coups que ne manqueraient pas de provoquer les naissances trop rapprochées de nouvelles Séries en attente pour La Revue des lettres modernes. Les Archives des lettres modernes, par un retour historique à leur source, se sont encore plus étroitement avérées complémentaires de la Revue, surtout lorsque parallèles aux Séries elles ont heureusement permis parfois de ramener les livraisons de la Revue à des proportions plus raisonnables ; cela, reconnaissons-le, au détriment des sujets hors Séries dont la liste d'attente n'a fait que s'allonger alors même que nous nous voyions contraints de limiter le nombre des Archives publiées en une année. Enfin, cette époque fort peu prodigue en fées-marraines a vu pourtant, au terme d'une longue gestation, naître l'« enfant de nos silences », cette Icosathèque (20th), dont les premiers pas ont attesté qu'ils prolongeaient ceux de La Revue des lettres modernes dans les domaines restés inexplores depuis la création des Séries monographiques.

Dieux !... tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus !

M.M.